

L. D'ASCO

REDACTEUR EN CHEF

ABONNEMENTS

Lyon... UN AN FR. 40
Départements... 42
On reçoit les Abonnements de TROIS
et SIX mois.

REDACTION ET ADMINISTRATION

6, Place des Terreaux, 6

LYON

LA BAVARDE

Journal des Indiscrétions lyonnaises, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

DAUBRUCK

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

BUREAU DE VENTE

Pour Lyon et la région : C. MÉLIN,
1, rue de Jussieu, 1.

Les Annonces sont reçues

6, Place des Terreaux, 6
LYON

L'ASSASSINAT DE BENOIT LOUP

LA BRASSERIE DES DEUX PASSAGES — LES LACHES !

ASSASSINAT

BENOIT LOUP

Nous avons une triste nouvelle à apprendre à nos lecteurs.
Après avoir résisté aux attaques d'Elodie Valois, Benoit Loup vient d'être lâchement assassiné, au moment où il sortait du Grand-Théâtre.

C'est à l'angle de la rue Puits-Gaillot, à deux pas du poste de police, qu'a eu lieu ce meurtre inqualifiable; entendant les cris poussés par la victime, les agents sont accourus, mais ils n'ont pu saisir aucun des meurtriers. Benoit Loup, acculé à l'angle de l'hôtel de ville, couvert de sang, respirait encore; il a pu déclarer au commissaire de police, qu'il avait été assailli par vingt ou trente individus, qui l'avaient frappé plusieurs fois à la poitrine et avaient tenté de l'étourdir en lui assénant quelques vigoureux coups sur la tête. Benoit Loup, a essayé de se défendre, mais ayant reçu un coup de canne à épée dans les reins, il a dû s'affaisser. Il n'a pu désigner ses meurtriers, qui semblaient du reste s'être déguisés.

Après cette courte déposition Benoit Loup qui perdait une quantité considérable de sang, s'est évanoui dans les bras d'un ami accouru à ses cris. Lorsque le Docteur est arrivé, il n'a pu que constater la mort de notre malheureux Directeur. Ses blessures sont au nombre de six : deux coups de poignard dans la région de l'épaule droite et quatre coups de canne à épée, dont trois dans la région inférieure de la poitrine et un dans les reins.

Un petit stylet à manche d'ivoire, celui-là même qui paraît avoir porté les deux premiers coups et deux cannes à épée ensanglantées ont été trouvés sur le terrain de la lutte; l'une de ces cannes portait un écusson qu'on avait préalablement brisé.

C'est au moment où nous allions mettre sous presse que nous recevons la nouvelle de cet épouvantable forfait.

Nous sommes persuadés que tous les gens de cœur s'associeront à notre douleur, et ne négligeront rien pour découvrir les auteurs de cet ignoble assassinat.

Le sang de Benoit Loup crie vengeance ! Benoit Loup, sois sans crainte, les meurtriers ne resteront pas impunis !

LA RÉDACTION.

le soir après le repas des gamins, qui traduisent là-bas Cornélius sur les bancs du collège, sont-ce donc eux qui se fâchent ? Non ! ceux qui murmurent contre la Bavarde, ce sont les gommeux qui les cheveux ramenés à l'oreille, le monocle à l'œil et le stick à la lèvre vont faire les beaux sur les trottoirs, raconter entre deux bouteilles de champagne qu'ils sont au mieux avec Tulipia, Georginette ou Titine, qu'à l'aide de quelques louis ils triompheront demain des rigueurs de telle ou telle impure, où que le soir après avoir soupé chez Matossi en compagnie de telle autre belle petite, ils lui offriront une place dans le coupé qui doit les reconduire à leur domicile. Ceux qui chantent la Bavarde se meurtissent ! ce sont les protecteurs de ces dames, ceux qui vivent de leurs excès et de leurs scandales : ce sont leurs amants, qui craignent que dans la description d'une robe de vingt louis, l'on ne parle du porte-monnaie d'ou sorti ces vingt louis et du chemin qu'ils ont suivi pour parvenir à ce porte-monnaie.

Ceux qui honnissent la Bavarde, ce sont les chevaliers d'industrie, les escrocs-gentlemen qui plument les jeunes ingénus frais émoulus du giron maternel, ce sont les grecs, les tripoteurs qui vont gaspiller avec Margot l'argent que leur a donné la dame de pique.

Ceux qui se fâchent ce sont les oisifs, les décaisés ! Et certes ceux-là ne nous empêcheront pas de crier guerre à la gomme ! guerre au demi-monde ! guerre au vice ! guerre à la prostitution !

Comme nous l'avons dit mille fois, nous nous sommes imposés la tâche de flageller le vice et de le combattre par tous les moyens, nous ne nous départirons pas de notre ligne de conduite.

Ce que nous voulons, c'est sauvegarder la fille, l'ouvrier, c'est le mettre en garde contre les embûches scintillantes et la vie désordonnée des filles et des cocottes, petite ouvrière, candide, c'est le protéger à son entrée dans la vie jeune homme ! ce que nous voulons, c'est l'assainissement de la voie publique.

Et quoiqu'en disent les amis et protecteurs de Margu'rite la Nantaise, de Théo, d'Elodie Valois, de Tonine Françon, d'Henriette Chailou et d'Annette la Licheuse, quoiqu'en disent messieurs les prudhommes, messieurs les faux défenseurs de la morale, nous serons toujours les premiers à la brèche, le fouet à la main, prêts à flageller le demi-monde et ses entourages interlopes, car la Bavarde conservera la devise d'antan.

Castigat rigolendo mores !

L. D'ASCO.

DANSE ÉPERDUE

A Mademoiselle AUGUSTINE M...

Il ignorait les fous quadrilles,
Mais il savait, tout jeune encor,
Jeter, tel un pinson ses trilles,
Au vent léger, ses rimes.

Il ignorait la valse lente
Qu'il poésait les beaux soirs,
Mais il savait la grâce ardente
Des yeux voilés de longs cils noirs.

Il ignorait la chaste danse,
Dont nos amoureux jouissaient,
Observant si bien la cadence,
Mais il savait un nom charmant.

Et lorsque la foule bruyante,
Vouloit au bal pousser ses pas,
Il disait : « La cigale chante,
Amis, elle ne danse pas.

... Un jour, dans une valse tendre,
Il oublia, lui, le moqueur,
Eperdu, tout heureux d'entendre
Battre le doux rythme d'un cœur.

Depuis, le diseur de ballades,
Amoureux des soleils couchants,
Pauvre, malgré ses sérénades,
Et triste, en dépit de ses chants,

Souffre et son esprit en délire,
Devant le ciel bleu, frémissant,
Ne sait plus accorder sa lyre
Que sur un air jeune et dansant.

El l'on dit, chose raideuse,
Qu'il entraîna, quand le jour point,
Dans une valse merveilleuse,
Une femme qu'on ne voit point.

Karl MUNTZ.

L'AFFAIRE DU GRAND THÉÂTRE

Le sieur Louis Git du Progrès qui m'a assailli mercredi dernier au Grand-Théâtre, ne paraît pas disposé à recommencer ; peut-être a-t-il conservé le souvenir de ma défense et se rappelle-t-il la manière dont je l'ai reçu ; la Bavarde avait promis à ce sujet quelques détails à ses lecteurs, je m'empresse de les leur donner ; j'étiens à faire remarquer qu'après m'avoir frappé, le sieur Louis Git voyant que je ripostais s'est enfui de toute la vitesse de ses jambes à l'intérieur du théâtre ; ayant poursuivi, il a tenté de s'échapper une seconde fois, mais je l'ai retenu par le pan de sa redingote ; ce vêtement qui probablement n'émanait pas de la maison Ad. Godchaux — que toute idée de réclame soit ici écartée — a traîné son propriétaire comme autrui celui que Joseph laissa aux mains de madame Fulphar.

Depuis nous n'avons plus entendu parler de M. Git : la voie de bois vert qu'il m'a administrée a probablement rejoint ses côtes ! Je l'ai trouvée très verte cette volée dont on parle certains chroniqueurs dans tous les cas je suis persuadé que M. Git n'essaiera pas de sitôt de me montrer la couleur de son bois à la sortie des théâtres.

BENOIT LOUP.

LA FIXE DE SAMEDI

Lyon, 14 mai 1882.

Me trouvant à la brasserie du Siècle, samedi soir, j'ai été provoqué par le sieur Boisson, fils d'un marchand de toiles de la rue de l'Hôtel-de-Ville — angle de la rue Poulaillerie.

Après une vigoureuse distribution de coups — le sieur Boisson conservera longtemps le souvenir, la police est survenue et nous a conduits à la Permanence où nous avons eu à nous expliquer en présence du commissaire de police. Ayant été faire une courte visite au poste du Mont-de-Piété, je ne me suis nullement enfié comme le prétend le journal le mieux informé de notre ville le Progrès pour ceux qui ont le bonheur d'ignorer son existence.

Je crois avoir déjà parlé à différentes reprises que je n'ai pas l'habitude de m'esquiver en face du danger et que mon instituteur avait oublié de me donner des leçons de courtoisie ; j'aurais eu bien tort, en effet, de m'enfuir samedi soir car mon antagoniste tout occupé à palper ses os meurtris n'avait nul souci de prendre sa revanche.

Comme l'ont constaté plusieurs personnes, j'étais porteur d'une canne à épée et d'un revolver, armes qu'il est toujours bon de courtoiser, lorsqu'on craint les lâches attaques de coquins soudoyés : Je suis resté résolu à m'en servir à la première occasion ; lorsque le nombre de mes agresseurs sera supérieur à six.

BENOIT LOUP.

Les Lâches

Une bande de malfaiteurs conduite par un vieux beau de 63 ans, le sieur Schaeffer et un jeune homme de 22 ans, Edmond Picard, s'est répandue lundi soir dans la ville, criant « A bas la Bavarde, à mort Benoit Loup », etc.

Ces manifestants qui ne sont autre que des pilliers de brasserie ou des habitués de Matossi, Berthoud et l'Assommoir osaient se dire étudiants !

Allons donc ! étudiants, ces godelureaux, étudiants les protecteurs de Théo, de Jenny l'Ingénue, de Marguerite la Nantaise, d'Henriette Kailou, de Tonine Françon, d'Elodie Valois ! Vous voulez rire.

Les étudiants suivent les cours, ce sont de braves jeunes gens, aucun ne rêve de devenir célèbre d'une façon aussi ignoble ! étudiants ces chahuteurs, allons donc !

Nous en connaissons des étudiants, ils ont réproché la conduite de ces beaux messieurs, ceux là travaillant.

Eh bien ! ces protecteurs de nos belles cocottes ne vont jusque sur le quai de la Guillotière, ils ont rencontré notre imprimeur absolument seul.

Ces cent ou cent cinquante braillards voulaient le jeter au Rhône, Schaeffer l'a frappé, Edmond Picard aussi, il les a assignés devant le tribunal et avec eux quelques autres misérables qu'il a reconnu.

Is lui réclamaient la clef de l'imprimerie

pour aller y mettre le feu et mon adresse pouf me tuer.

Allons donc misérables bandits, forcés, aussitôt que j'ai appris que vous me cherchiez, je suis allé pour vous trouver, mais vous aviez déjà disparu devant le képi des gardiens de la paix que vous insultez chaque jour.

Vous ne m'auriez pas fait peur Vous voulez ma vie, assassins, eh bien vous pouvez venir, je la vendrai chèrement.

Vous voulez me faire peur, Alphonse, allons donc.

Vous voulez incendier notre imprimerie ? Venez-y donc !

Nous connaissons plusieurs d'entre vous, si vous faites des dégâts vous ou vos familles payeront. c'est certain.

Incendiez, saccagez, mais dépêchez-vous.

O insensés, la Bavarde vivra plus longtemps que vous.

Si je succombe sous vos coups, j'aurai avant brûlé la cervelle à plusieurs de vous et la Bavarde n'en vivra pas moins.

Les excitations des Janet et autres rédacteurs du Lyon Républicain n'ont pas de prise dans les faubourgs. Les ouvriers sont tous contre vous gommeux.

Ah ! vous venez par bande, eh bien, je ne serai plus seul.

C'est un duel à mort, je l'accepte assassins.

Quant à moi, je ne fais pas appel à la loi, je me défendrai en sauvant contre des sauvages.

Mon imprimeur intente un procès, il invoque la liberté de la presse, la liberté du commerce, la liberté du travail.

On condamne à la prison les ouvriers qui portent atteinte à la liberté du travail, la loi sera égale pour un Schaeffer, pour un Edmond Picard ou pour un interdit comme Jackson.

Continuez petits gommeux, nous voulons rire. Vos noms seront jeudi prochain cloués au pilori de ce journal.

Les assassins je les défile.

BENOIT LOUP.

GOMME ET GOMMEUX

Les gommeux n'existent pas qu'à Lyon ; la gomme est un fléau universel. L'article suivant extrait du Petit Parisien en est une preuve :

Minuit : on sort du cirque. C'est un samedi — le grand jour, le jour élégant et mondain par excellence. On a applaudi aux dislocations de l'acrobate à la mode ; on s'est pâmé, discrètement, comme il convient à des gens de bon ton, aux sauts de la jument de haute école passée étoile. On se sépare en prenant rendez-vous pour le prochain mardi du Français : après M. Loyal, l'ami des sportsmen, on fétera M. Coquelin, l'ami de Gambetta.

Contemplez les bons petits jeunes gens qui sont l'ornement indispensable de ces sortes de fêtes ; fleurs de gomme et fleurs d'écurie. Admirez ces plates têtes de linottes, irrémédiablement pompadourées et lissées, aux favoris courts à la moustache rare. Et costumés de quelle façon ? Le pardessus d'étoffe claire, très court, laissant dépasser les basques de l'habit, le chapeau tromblon, rappelant le temps de Ratapou, temps que ces petits messieurs regrettent, — c'est le chic.

Pi les petits monstres ! et comme je comprends bien ce cri du cœur d'un brave ouvrier qui, l'autre soir, voyant passer un de ces beaux fils, le suivit un instant des yeux, puis dit à mi-voix avec un haussement d'épaules : — Eh ! vas donc, insecte !

Ecoutez-les parler, ces grotesques bonshommes. Ils causent chevaux ou femmes. Ecurie et chevaux panachés. Ils discutent les mérites du grand favori des courses prochaines, — à moins qu'ils ne vantent les qualités de Mlle Chinchinette !

Et ils ont le plus souvent vingt-cinq ans à peine ces jeunes drôles ! A cet âge, il vous semble, n'est-ce pas, qu'on devrait avoir des préoccupations quelque peu différentes, songer un peu à ces grandes questions qui intéressent l'avenir du pays ou de la société, se passionner pour quelque noble idée ou quelque belle cause ?

Ah ! oui ! ils ont vraiment bien souci de tout cela !

Laissez-les donc détailler paisiblement la triomphante toilette de la Grande Iza ou le délicieux chapeau de Mlle Fleur d'Absinthe !

Il est véritablement triste de penser que dans une démocratie peut encore fleurir cette plante parasite qui s'appelle le gommeux.

Le gommeux : être lâche, mou, efféminé, inutile, consommant sans produire, — comme dirait un économiste.

Parfois funestes, avec cela : ne croyez-vous pas que c'est à ces réprouvés qu'il

faut attribuer la chute de ces filles du peuple, — qui eussent pu être de braves mères de famille, qui eussent pu faire de beaux et solides enfants, les élever pour la patrie, en honorés citoyens. — et qui, au lieu de cela, s'en vont grossir le honteux troupeau de la bicherie !

Voyez les passer, en effet, ces femmes maquillées, aux coiffures empanachées, aux toilettes insolentes ! Elles sont les dignes compagnes des jolis petits messieurs qui les ont attirées dans leur fange.

Pouah ! Quel spectacle !

Mais quoi, vous, les hôtes assidus du Cirque ou de l'Hippodrome, vous ne vous sentez donc pas humiliés à la vue de ces gymnastes aux muscles puissants, de ces clowns au jarret souple.

Sans doute, c'est peu de chose pour vous que ces sallimbanques, ces vulgaires pitres, tout au plus bons à vous distraire un instant.

Et cependant ces misérables vous sont supérieurs ; car ils ont au moins de la force, de la vigueur : ils ne sont pas comme vous éreintés fourbus, les moelles vides.

Il est des sauteurs, qui, épris de leur art, un art inférieur, soit, mais enfin un art, — sont constamment à la recherche d'un exercice inédit, d'une audace nouvelle, et pourraient prendre pour devise : — Toujours plus haut !

Voire devise à vous, ne serait-elle pas, au contraire : — Toujours plus bas !

EN SIMPLE POLICE

Comparaitront devant le tribunal de simple police, les individus dont les noms suivent :

Elodie Valois, Louis Git, Boisson.

Nous rendrons compte de ces procès.

Tentative d'Effraction

Nous avons déposé hier, devant M. le commissaire de police du quartier, qu'une tentative d'effraction a été commise lundi soir, à notre imprimerie, par la bande que conduisaient les sieurs Schaeffer et Picard. Notre serrure a été forcée, plusieurs vitres ont été cassées.

Nous assignons civilement les susnommés et ceux désignés par les témoins. Force restera à la loi ; les malfaiteurs, quels qu'ils soient, seront punis.

LES

BRASSERIES DE LYON

Les Deux-Passages

Il serait difficile de trouver à Lyon deux brasseries plus voisines que les Deux-Passages et le Télégraphe ; ce sont aussi deux parentes, car la directrice de la première, Mme Roussel, n'est rien moins que la mère de son concurrent à l'amiable, le patron du Télégraphe ; à voir les bonnets bressans finement godronnés de l'une on devine les petites soques de dentelle de l'autre, c'est presque une imitation.

Depuis longtemps la brasserie des Deux-Passages est classée parmi les brasseries sérieuses, c'est presque le café du Siècle ; d'anciens y viennent pour y causer de choses très-graves pour édifier de grandes entreprises, d'autres pour y faire la bourgeoisie petite partie quotidienne, si favorable à la digestion, d'autres pour y discuter politique et pour s'entretenir des points culminants du nouveau ministère ; le journaliste y a sa place, le commerçant la sienne, le petit crève ne viendra jamais à installer son quartier-général ; il est rare d'y apercevoir les minois chiffonnés de mesdames les belles petites, et d'y entendre à travers le frofrou tapageur des robes de satin, le clic-clac effronté des petites bottines hautes de talons.

Il est rare d'y rencontrer messieurs les gommeux s'écrimant le cigare aux dents et racontant avec des gestes supérieurs leurs galantes aventures d'hier et les victoires qu'ils ont remportées dans le boudoir à la mode : messieurs les gommeux savent bien qu'aux tables y isines leurs inepties iraient toujours se heurter au sourire ironique de quelque homme sérieux et qu'ils trouve-

Tirage justifié : 32.000 N

Lire à la 2e page

LES SCANDALES Du Grand-Monde

AU

PUBLIC LYONNAIS

Quelques cris se sont fait entendre : A bas la Bavarde ! et depuis lors la foule des gommeux s'est émue ; les petits crève ont tressailli dans l'empoi de leurs faux-cols enguleux, les demi-mondaines se sont armées de toupet et comme autrefois les châtaines excitaient leurs époux à l'extermination des infidèles, les cocottes ont dit aux jolis parfums : Mort à la Bavarde !

La Bavarde a été mise au rang des journaux pornographiques, on la comparée à l'Érémement Parisien, elle qui si elle a toujours été badine et humoristique, n'a du moins jamais ouvert ses colonnes aux insinuations littéraires qui se publient dans la feuille de Croissant-Street. On l'a menacée de la loi Humbert qu'on lui montre dans le lointain comme le flot écumeux et mugissant, qui vengeur terrible de la morale outragée doit engloutir dans ses flancs.

aient toujours à quelques têtes intelligentes aux fronts hauts, prêtés à se mouquer de leurs cheveux recouverts à la chien et de leurs traits empâtés par l'abus du champagne et des soupers chez Berthoud.

Ce n'est pas aux Deux Passages que se donnent les rendez-vous après le théâtre, que se discute le prix des robes qu'on doit arborer aux courses prochaines; le louis des cabinets particuliers n'y a pas cours et l'amour des demi-mondaines n'y est pas coté.

Lorsque pour la première fois on met les pieds dans cet établissement, on sent qu'on n'est pas entré dans la première boîte venue et que parmi les gens qui boivent à l'entour, fort peu sont venus pour débiter aux bonnes leurs galantes balourdises, et leurs madrigaux au houbion.

Du reste les serveuses des Deux-Passages, ont leur consigne; les-trop grandes familiarités vis-à-vis du client y sont vigoureusement réprimées; amabilité, politesse sans effronterie telle est la devise que leur impose Madame Roussel; le bonnet qu'elles portent leur donne du reste un je ne sais quel air de gravité que n'ont pas leurs congénères des autres brasseries, avec leurs cheveux éparpillés vagabondant à l'aventure.

Madame Roussel a l'œil sur son personnel et sait s'en faire obéir; c'est ce qu'on appelle vulgairement une maîtresse femme; solidement bâtie, avec une physionomie décidée, il est facile de voir qu'il serait maladroit de lui sauter à dessin sur le pied; excellente personne cependant aimant à rire et ne dédaignant pas de tailler une bavette avec ses habitudes, madame Roussel possède un caractère militaire; la consigne est d'être réservée, soyeux réservés; sacrebleu petite, si vous faites une observation, je vous fiche quinze jours de salle de police!

Le bonnet des Deux Passages est l'avocat de sa propriétaire, il la défend de toute supposition à son désavantage et ne laisse roder autour d'elle aucun soupçon mal intentionné.

Il est là lui, coquettement enrubanné gentiment campé sur la nuque, il est là, donc les moutons ne l'ont jamais vu voltiger au-dessus de leurs ailes tournoyantes, parmi les grues, ces oiseaux passagers, qui selon le dire des naturalistes, voyagent de pays en pays par longues bandes triangulaires.

C'est aux Deux Passages que j'ai fait la connaissance de mon excellent ami Desclauses; je croisais manquant à mon devoir d'historiographe en ne vous narrant pas cette petite anecdote.

C'était au printemps dernier; après une partie de campagne qui s'était prolongée toute une semaine et dont les bosquets de Mézières conserveront longtemps le lyrique souvenir, j'étais rentré dans la bonne ville de Lyon, la bourse aussi flau que l'été, un vœu venait de crever; mais comme c'était au mois de mai, ce mois où tout est rose, amour, verdure et espérance, j'étais loin de me faire de la bile et je tirais le diable par la queue de la plus joyeuse façon; un beau soir je fis la rencontre d'un fumiste à qui je réserve tous les petits caniches de ma chienne s'il vient un jour se planter maladroitement sur ma route; ce farceur, après m'avoir entortillé dans les discours les plus brillants m'entraîna à la brasserie des Deux Passages, où nous nous mîmes à boire des bords avec un entrain extraordinaire; en une demi-heure, la table se couvrit d'une constellation de soucoupes; et tout en causant, je pensais voilà le plus généreux gaillard que la terre ait jamais porté! ayant eu pendant une seconde le besoin de m'absenter, je constatai à mon retour la disparition de mon éloquent camarade; j'eus un instant l'idée de m'enfuir, mais je vis que tous les regards étaient braqués sur moi et que toutes les faces étaient empreintes à mon égard d'une ironie féroce; deux personnages atables à ma gauche en face d'un sapin vert semblaient surtout me dévisager d'une façon particulièrement insolente.

Atterré j'ébauchai le dénombrement des soucoupes qui semblaient me narguer et que la bonne par un redoublement de cruauté avait accumulées en six énormes pyramides; j'en comptai quarante-quatre! De toutes parts il me semblait entendre les chuchotements mystérieux, une sueur glacée, inondait mes tempes, et des frissons me galoipaient par les membres; de temps à autre un vieux monsieur sous prétexte de conversation littéraire, prononçait derrière moi le nom d'Alcofrabas, comme pour me rappeler le fameux quart-d'heure de Rabelais, et remuer en mon sein, le poignard empoisonné qui le perforait.

Les idées les plus sinistres s'étaient donné rendez-vous dans ma cervelle, et de minute en minute je levais mes yeux suppliants vers l'horloge impitoyable dont les aiguilles stimulées par je ne sais quel démon fantastique, couraient ce soir là sur le cadran avec une rapidité vertigineuse; et il était minuit moins le quart. Tout à coup j'entendis une exclamation à ma gauche: « Je t'ai roulé, lit'un des deux joueurs que j'avais remarqués, je t'ai roulé d'une manière éclatante », et il se frotta les mains d'un air satisfait; l'autre individu fit signe à la bonne lui chuchotta deux mots à l'oreille et partit; une seconde après, la même bonne venait enlever toutes mes soucoupes; lorsqu'elle eut fini sa besogne et donné le coup de cachemire traditionnel, elle me regarda d'un air narquois et me remit une carte, sur cette carte je lus:

E. DESCLAUSES
Toute est payé

Minuit venait de sonner; eh bien, je l'avoue franchement, je n'ai jamais terminé ma journée avec un soupir plus franc que ce soir là!

Mais revenons à nos moutons: la brasserie des Deux Passages a servi de marchepied à nos plus célèbres demi-mondaines; les noms les plus illustres sont inscrits sur la liste des serveuses qui se sont succédées dans cette brasserie; c'est là que précedes toutes ont fait le stage qui devait précéder leur enlèvement. C'est là qu'elles sont venues attendre le moment propice pour se jeter à corps perdu dans le grand tourbillon des plaisirs mondains. Ce bonnet qu'elles avaient déjà jeté, elles l'ont ramassé, et s'en coiffant de nouveau le plus élégamment possible, elles sont venues à servir des bords et des chartruses, elles ont deint l'escarcelle des filles de brasserie, car elles trouvaient qu'il n'était pas moins aisé hautes dans son ascension, au-dessus des moutons, ce pauvre petit bonnet de dentelles rouchées.

Il leur fallait un point élevé d'où elles pussent prendre leur élan elles choisirent la brasserie des Deux Passages.

Parmi ces reines du chiffon et de la folie, nous citerons en passant l'illustre Cloco, cette Sarah Bernhardt du demi-monde, la fameuse Cloco, la même qui voilà quelques jours à peine abandonnait le trône du comptoir de la brasserie Lamadon.

Adrienne Roux, cette princesse de la machine Singer, cette sommité du Skating des Folies-Bergères, la porte-enseigne des modes nouvelles qui semble avoir le commandement suprême du corps d'armée des élégants lyonnaises.

Clémentine Grosjean, qui dès qu'elle commençait à connaître ses clients ne manquait jamais de leur demander une sacoche neuve.

Ponfon, l'incomparable Ponfon, qu'on avait surnommé la Jardinière à cause des bouquets immenses dont elle ornait son corsage.

Thérèse de Béziers, qui trouvant que le bonnet tuyauté lui seyait mal, demanda un jour à la patronne la permission de le remplacer par le mouchoir des Arlésiennes.

Marie Françon, petite blonde, à la tête aplatie qui vient de faire son entrée à la brasserie du Siècle.

La très gracieuse Léonie Matricon, qui s'entoure actuellement d'un bataillon d'admirateurs assidus à la brasserie de maître Martineau; la paille Jenny Bidel, depuis surnommée la Dame au Singe, qui fut un jour la cause d'une discussion vive entre madame Roussel et le père Papat; tous deux voulaient posséder cette bachante; les Deux-Passages l'emportèrent. Marie Zing séjourna aussi pendant quelque temps aux Deux-Passages, où elle attirait bon nombre de militaires et particulièrement de cuirassiers, et Marie Brunet y garda pendant longtemps le poste important de dame de comptoir. Enfin, l'établissement de madame Roussel fut aussi illustré par le séjour de la très gracieuse Henriette Henri IV qui possède aujourd'hui sa place sur l'olympus du demi-monde lyonnais; quand à la grosse Maria, à la grande Louise et à l'opulente Louise du Siècle, personne n'ignore qu'elles aient, elles aussi, fait partie du personnel des Deux-Passages.

Les rédacteurs du Petit Lyonnais se réunissent assez fréquemment aux Deux-Passages; on y remarquait autrefois le gros Joseph Thivollet qui venait y fumer sa pipe et causer balivernes lorsqu'il en avait assez de la politique, Deriaz et son ami Biagiotti, qui faisaient leur partie de jacquet ou de cartes et le jeune Montillier.

La rédaction du Petit Lyonnais a, du reste, créé une consommation particulière à la brasserie des Deux-Passages: c'est le nuage, sorte de boisson très agréable composée d'orgeat et de café; j'inventai un jour l'un de nos amis à demander un nuage à la petite Lucie « Tiens! monsieur est du Petit Lyonnais, lui dit celle-ci en apportant la consommation demandée.

Les serveuses actuelles des Deux-Passages sont au nombre de trois: la brune Lucie, que quelques mauvais plaisants ont surnommée la Femme à Barbe, et qui ne manque jamais de vanter à ses clients la qualité de la fine-champagne de l'établissement; la petite Jeanne, qui paraît avoir un certain béguin pour la garçonne, et la sémiante Madeleine, dont le rêve le plus ardent est d'obtenir une place de caissière dans une grande brasserie.

Notre collaborateur Vezon, qui protégeait quelque peu Adrienne Roux, fréquentait assiduellement la brasserie de madame Roussel au temps où l'éminente patineuse y servait en tablier blanc.

Parfois le gros Mélin, trouvant le moyen de s'échapper du Télégraphe, vient prendre un hook en compagnie de son ami Max: deux francs gaillards à mines joyeuses.

A tous ceux qui ne connaissent pas encore cet établissement, je conseille de ne pas entrer par inadvertance au magasin de nouveautés qui porte le même nom.

J. SABATIER.

Nous avions promis de donner quelques échantillons de la prose de MM. Olivier et Lapeyre, ex-rédacteurs au Petit Lyonnais et anciens collaborateurs de la Bavarde. Nous nous empressons de tenir notre promesse. Nos lecteurs trouveront dans ce numéro un galant article à l'adresse de mademoiselle Chaillou et une étude sur les Balletines de Michel Strogoff.

UNE RÉPÉTITION DU BALLET A BELLECOUR

La représentation de Michel Strogoff est certainement ce que nous avons vu de plus beau et de plus intéressant dans notre ville, les tableaux en sont émouvants de réalisme, les artistes et les costumes charmants, mais rien n'a l'attrait d'une répétition du ballet.

Le Bavarde sachant cela, a fait revenir, tout exprès, un des nombreux correspondants qu'il avait envoyés en Tunisie, pour le charger d'assister à une de ces répétitions, d'en décrire le spectacle et de sténographier tout ce qu'il y entendrait.

Voici le résumé des notes de notre reporter:

M. C. Laffont arrive avec une petite partie de sa famille; la circulation est interrompue pendant sept minutes entre le pont de la Guillotière et la rue Bellecour. Peu à peu la foule se disperse, la famille de M. Laffont s'est engouffrée dans le vaste théâtre.

L'honorable maître de ballet monte dans sa loge pour ce mettre en costume de répétition. Il en sort vêtu d'un pantalon gris, d'une veste blanche et d'un petit béret bleu. Il est armé d'un énorme bâton.

Bientôt arrivent toutes ces dames du ballet: Mlle Bouillard donnant le bras à son amie Ducreux; elles sont inséparables; derrière elle marche, fière, heureuse, l'honorable madame Bouillard.

Nous remarquons que notre charmante première-seconde - première danseuse a beaucoup changé. Est-ce l'effet de son manteau blanc faisant contraste avec ses yeux noirs? Bien que toujours gracieuse et jolie, elle est devenue presque maigre, elle dont les formes arrondies faisaient, à la scène, l'admiration des connaisseurs Mlle Ducreux, peut-être seulement par esprit d'opposition, est suffisamment accorte.

Voici Mlle Ottermans au bras d'un charmant garçon, employé d'une de nos grandes maisons de banque; Miles Davous et Coquelle, arrivent bientôt avec deux de nos confrères. Mlle Pardoize descend, devant la porte du théâtre, d'une voiture à cinq

roues, dite tricycle, qu'elle conduit elle-même.

Peu à peu le régiment se complète, ces demoiselles vont dans leurs loges revêtir le costume pittoresque des répétitions: corsage, jupon, pantalon et moutons; elles descendent ensuite sur le théâtre.

Allons, allons! s'écrie M. Laffont, commentons mesdames, il ne s'agit pas de perdre du temps; et puis vous savez, celles qui ne seront pas contentes, elles peuvent s'en aller, ma famille est là pour les remplacer.

Est-il ébêtant à cela! dit avec sa famille, dit Bouillard à Coquelle, c'est une scie qu'il nous monte.

Une scie bé mol! ajoute M. Lévy, qui ne manque pas une occasion d'être... drôle.

M. Laffont. — Je crois que quelqu'un a parlé. La première qui dit un mot je la flanque à l'amende.

Eh vous là-bas! vous m'avez regardé de travers... cinq francs d'amende, ça vous apprendra.

Un silence de glace règne sur la grande scène toute noire du Théâtre-Bellecour. Les femmes se cachent par petites groupées derrière les portants et causent entre elles à voix basse. M. Bellevaux, sa canne en main, son lorgnon au nez, se remue, s'agite, court d'un groupe à l'autre, racontant une petite histoire un peu plus que grivoise, puis, si l'une des femmes se met à rire, il est le premier à crier et à demander des amendes.

M. Boulanger fait son possible pour mettre la paix partout; il console l'une, dit une bonne parole à l'autre et s'en va bientôt poursuivi par M. Bellevaux qui l'appelle: ramolli.

M. Lévy se trouve là sous le prétexte fallacieux de connaître exactement la marche du ballet, afin de bien attaquer en réalité, l'estimable chef d'orchestre, dont le principal mérite est de ressembler vaguement à M. A. Luigni, vient aux répétitions pour se donner un peu de joie. Là il est certain que ses innombrables calembours trouveront à se placer sans trop de protestation, d'autant plus que M. C. Laffont crie à tue-tête, et sa voix couvre celle de M. Lévy.

M. Laffont. — Sont-elles assez bêtes, ces femmes; jamais on ne pourra rien en tirer.

M. Lévy. — Oh! oh!

M. Laffont. — Quel est l'imbécile qui a fait oh! oh! je le f... lanque à la porte, je le remplacerai par mon cousin.

Allez, vous autres, les femmes, recommencez ce pas; tenez votre sabre dans les dents, le revolver dans l'autre main, là... feu maintenant.

Il y a huit danseuses en guerriers; au lieu d'entendre les huit coups de feu ensemble, huit coups partent l'un après l'autre.

M. C. Laffont est furieux; il met tout le monde à la porte, y compris les révolvers. C'est pourquoi on ne s'en sert pas au spectacle, car on n'en a pas tiré dans la famille Laffont.

OLIVIER. (A suivre.)

LA CAILLOU

Brunette, à l'œil noir, la Cailloù est un type à part.

Regardez sa figure, vous vous reporterez de suite à la chanson de Béranger.

Je ris, je ris, Tant je suis bonne fille, En effet, sa figure est loin d'inspirer la mélancolie.

Pas bégueule du tout, elle ne fait aucune difficulté d'avouer ses petits travers.

Nous nous sommes quelquefois occupés d'elle; un jour entre autres, il paraît que nous avions été un peu loin.

Nous lui avions offert une rectification, elle s'y est refusée obstinément et la dessus pif, elle nous a lancé un torrent de cascades toutes plus drôles les unes que les autres, car elle est loin d'être sottie, la petite Chaillou.

Sa figure est aussi fraîche qu'une marguerite: peut-être est-ce son nom. Chaque soir au Skating elle se livre à ses ébats folichons et ensuite... elle disparaît. Où va-t-elle; la justice informe.

Nous supposons qu'elle donne des conférences politiques à quelques amis privilégiés.

C'est une habitude des premières représentations: toujours gracieusement accourue dans son fauteuil d'orchestre, elle est éblouissante et fait le désespoir de ses rivaux, mais ne les écrase pas de son luxe; son gracieux sourire est stéréotypé sur ses petites lèvres: sa gaieté est communicative on dirait une petite caillie bien grasse, bien dodue, de la son nom... la petite Cailloù.

Passants, vous devez la connaître, Heureux passants qui passez là. Elle est toujours à sa fenêtre, Vous connaissez ce profil-là.

Parfois peut-être Chez elle il est permis de voir La belle brunette à l'œil noir. LAPEYRE.

AVEZ-VOUS VU GAILLARD

Le Lyon républicain parle dans un de ses derniers numéros d'un certain Gaillard qui va, paraît-il, tous les jours ouvrir la boîte de la Bavarde sise place des Terreaux, numéro 6. Le Lyon républicain nous épate! Nous sommes tombés du huitième ciel en apprenant cette nouvelle et nous avons dépêché sur l'heure vingt de nos plus habiles reporters, persuadés qu'avec le flair dont les a doués la nature, ils ne manqueraient pas de trouver le gîte où Gaillard en question recèle les correspondances qu'il nous dérobe. Malgré la vigilance qu'il est déployée nos reporters n'ont rien pu découvrir; ils ont eu beau fouiller brasseries et cafés, théâtres, concerts et promenades, inspecter les salles d'attente des gares, s'élançant sur les tramways lorsqu'ils y apercevaient quelque individu d'allure suspecte, ils ont fait en vain le coup devant le numéro 6 de la place des Terreaux, ils n'ont eu nul vent du Gaillard préposé à l'ouverture de notre boîte.

Cet individu doit s'enfermer dans la peau d'un gaillard très intelligent et posséder une certaine dose de roublardise, pour se soustraire avec autant d'habileté aux recherches incessantes dont il est l'objet; aurait-il comme ce personnage dont parle Perrault en ses contes de Ma mère Oie, reçu de quelque fée sa marraine le don miraculeux de se rendre invisible à l'aide d'un anneau magique?

Qu'il soit sorcier ou non, nous lui voulons nos remerciements les plus sincères, on n'est pas plus aimable! Depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours il n'avait jamais été question qu'un homme pousât la complaisance aussi loin vis-à-vis d'individus appartenant au même sexe que lui.

Nous nous apercevions bien depuis quelque temps que plusieurs de nos lettres fleuriraient sans réponses; ne sachant à qui attribuer ce phénomène curieux, nous avions l'injustice de tout mettre sur le dos de nos correspondants; nous leur en demandons humblement pardon.

Lyon républicain! nous sommes vraiment confus; tu es bien aimable, cher ami, de nous avertir et nous ne savons comment te témoigner notre reconnaissance. Sois persuadé cependant que si l'on te trouvait un jour parmi tes rédacteurs quelque victime de la déché, ce terrible fléau cosmopolite, sois persuadé que nous n'hésiterions pas à accorder à cette victime, eût-elle non Loiseau, le poste important de levreur de boîtes, si toutefois ce poste venait à devenir vacant par la révocation ou la démission de l'être chimérique que tu désignes par ce nom Gaillard!

Nous pourrions, en outre, si cela devait t'être agréable, publier quelques petites notices sur ses rédacteurs, à commencer par M. Georges Mantel.

Cherchez Gaillard! Ousqu'est donc Gaillard?

BEAUFORT.

MA CONDAMNATION

Les imbéciles qui suivent les excitations du Lyon Républicain et de ce faux licencié en droit qui a nom Loiseau, pourraient-ils me dire ce qu'ils me reprochent?

Je n'ai jamais commis le moindre délit, je n'ai jamais eu à en répondre devant la justice de mon pays.

Ces arlequins s'érigent en tribunal et, parodiant la magistrature, ils rendent des arrêts et me condamnent à mort.

Cela se passe au plein XIX^e siècle et dans la seconde ville de France.

Si j'avais forcé à l'honneur, j'y avais commis un crime, il y a ici un procureur de la République pour appliquer les lois.

Si je les ai diffamés, ces gommeux, qu'ils me traduisent à la barre du tribunal; mais non, ils ne me reprochent qu'une chose, de flageller le vice, de signaler au mépris de la population les catins qui élaboussent partout de leur morgue insolente les femmes et les filles honnêtes.

Eh! bien, je continuerai.

Il est possible que les tristes individus du Lyon Républicain continuent à exciter ces drôles à m'assommer. Cela n'a rien qui doive m'étonner de la part de gens qui, aux élections de septembre, faisaient garder leurs bureaux par les gariens de la paix qu'ils injurient aujourd'hui.

Cela, en tout cas, ne m'arrêtera pas. Ils seraient 10,000 que, fort de mon droit, je continuerais à les braver.

BEAUFORT.

LES SCANDALES

DU GRAND MONDE

La lettre suivante a été trouvée dans la boîte du journal.

L'écriture est fine et serrée. Le papier est d'un vert tendre. A l'angle, un chiffre surmonté d'une couronne de baron.

Nous la reproduisons sans y rien changer. Elle nous semble avoir le mérite d'être vraie et d'être femme.

E. DESCLAUSES.

Paris Boulevard Malherbes.

Ma très mignonne amie,

Monsieur mon maître est sorti; il me dit qu'il est allé au cercle, ce que je ne crois pas. Mademoiselle Lolo, l'étoile des Folies-Bergère a de trop jolis yeux. A ma place, tu serais peut-être jalouse, ce qui serait stupide. Pour être jalouse en est, on moins trompée? Non, le mieux est de prendre son mal en patience; je le fais. Puis les désordres de ma maison ne sont pas à l'état unique. Si tu savais ce qui passe dans notre monde, le grand monde! Reste, naïve épouse, dans ton manoir de Douarnenez. On ne s'imagine point, quand on n'a qu'à fouler le thym et les lavandes dans les rochers luisants que bat la mer, les turpitudes, les infamies, les contes graveleux, enfin, des boulevards de la grande ville. Le peuple ne nous respecte guère: s'il savait ce qui se passe derrière les volets, mystérieusement clos de nos hôtels somptueux, il nous mépriserait.

Je te surprends; tu es une pensionnaire en amour. Tu as encore des fraîcheurs d'aurore; tu te lèves, les matins, aussi radieuse qu'une vierge qui vient de perdre le ciel pour le retrouver. Ton mari a des timidités de jeunes filles. Votre lit de nocces est encore votre lit nuptial. Tiens, mignonne, il me vient presque un scrupule, en te contact ces choses. Tu ne lis pas les mauvais livres; il y a de ces scandales que tu ne comprendrais pas, tu voudrais sonder, lever, curieuse, le lourd tapis profane. Tu ressentiras un trouble étrange; tu voudras savoir et tu sauras trop. Il faut si peu pour ternir l'aile diaphane d'un papillon! Je devrais m'arrêter là. Pourtant je continue.

Je suis seule, vois-tu, seule dans ma chambre maudite, pleine d'un parfum exquis que M. de Brecy, un intime de mon mari, adore beaucoup. M. de Brecy est très bien, élégant, aimable. Un e-pit facile; ce qu'il dit à une sauteur délicieuse. Puis, il sourit d'une façon adorable, qui met des perles blanches dans sa belle barbe blonde. M. de Brecy est adorable, tu sais le sens infiniement intime qu'une femme attache à ce mot.

Ne va pas croire des choses; ce monsieur m'apporte des bouquets, s'assied à côté de moi dans les coussins, me prend la main, frémissant, mais ne m'embrasse pas, c'est quelque chose d'ineffable! Il me possède et je ne lui appartiens pas.

Tu cries déjà au scandale. Personne ne pénètre dans ta chambre sacrée. Personne ne sait la forme de ton lit: ce sanctuaire, où ton amour repose tout le jour pour s'éveiller la nuit. Personne ne s'assied à côté de toi sur la causeuse, que ton mari, mais

tu demeures à Douarnenez, ma chère, dans ce beau pays de la Bretagne, le seul fidèle à l'amour conjugal, comme il a été le seul fidèle au roy. Mais les pays de montagnes sombres, gardent leur foi vive: ne pouvant plus mettre leurs vertus au service de la fleur de lys du trône, ils les mettent au service de la fleur de lys du foyer. Paris est loin de ces montagnes Paris a des cercles, des salons verts, des cafés, des théâtres. Paris écrit, chaque soir, sa légende en lettres de feu, à l'angle de ses rues enflammées.

Ainsi, ce soir, je me sens presque chaste, dans mon isolement. J'ai baissé la lampe discrètement. Nul bruit du dehors ne vient jusqu'à moi. Mon mari ne rentrera qu'à trois heures du matin. Il me saluera très gravement, galant et gentilhomme avant tout - j'aurais les restes de Lolo, au matériel, mais au moral, il aura, lui, les restes de M. de Brecy.

Tu te récries, petit ange du bon Dieu. Mais, chose très naturelle, cependant, on apprend ces théories dans le monde. Elles diffèrent de la morale de seigneur Regina, dont tu te souviens. Les usages font connaître les mille ruses pour se bien tromper; c'est une monnaie courante. On dit dit facilement, dans un salon: « Connaissez-vous la maîtresse de X...? » ou bien: « Cette dame est la maîtresse de ce jeune financier. » L'amour est très commode pour les gens bien nés.

J'ai entendu, l'autre jour, un auteur disant: « la morale dans l'amour, c'est du poivre dans les confitures! » Le mot a fait fureur. Il se pourrait fort qu'il portât son parrain à l'Académie. Tu ris? Les applaudissements des femmes ont ce pouvoir. Vois M. Pailleron.

On n'entend parler que d'histoires cruelles. L'adultère fait prime. C'est très bien porté. Ma couturière m'a offert, ce matin, une nouvelle parure: le noué adultère. Rien de plus charmant. Il est de couleur très-tendre, en surat, avec bouillonné crème et une imperceptible chânette d'or. Il se quitte très facilement. Elle a beaucoup de goût, cette dame. Je lui prédis un succès immense.

Les cours d'assises sont plus intéressantes que les théâtres. Nous n'avons pas besoin d'aller au Gymnase écouter Madame Cavetel, une fiction de M. Emile Augier. Au théâtre, on joue l'affaire Chaulnes-Chreuvre. Jamais notre monde ne s'était montré sous un plus vilain aspect. Quel scandale! quelles révélations. Remarque que la duchesse de Chreuvre est une très fervente catholique, une militante. Elle se souvient de son aïeule, la fameuse duchesse de Chreuvre, qui, avec la duchesse de Bouillon et mademoiselle de Montpensier, organisa la Fronde. Sa fille est fort intéressante, j'ai rencontré cette jeune femme depuis son récent deuil. Elle est distinguée.

L'avocat de la douzième prétend qu'elle a eu des amants. Il demande qu'on lui retire ses fils. Ce n'est pas sérieux: Ce serait drôle, si on retirait leurs enfants à toutes les femmes qui ont des amants.

L'affaire n'est pas encore plaidée. Je lis avec délices ce procès singulier où le terreur religieuse s'allie à la volupté aimable. Il vaut un roman de de Goncourt. Je suis pour Madame de Chaulnes. La vieille belle mère me déplaît: Dieu me préserve d'en avoir une semblable!

Ce scandale passionne l'opinion; ce n'est rien: on cherche dans tout ceci à capter une fortune qu'à sauver de jeunes âmes. Le plus d'âme c'est l'histoire de cette mercière par amour. Un de nos voisins, le comte de... était surpris des absences fréquentes de sa femme. Elle lui disait: « Je vais soigner mes pauvres » et à la fin il fut des soupçons; il y avait beau jour, que tout le monde avait des certitudes. Il se mit à suivre sa femme. Il la vit s'installer rue du Dragon, dans la boutique d'un mercier. La comtesse vendait du fil, des pelotes et des aiguilles. Elle quittait son salon pour cette boutique. Elle était folle du mercier, un veuf, très laid et très bête. Le comte a fait arrêter la comtesse. Le mercier est en fuite.

Ce n'est pas tout. Une noble de la dernière noblesse: une noble de Bonaparte, vient de filer, on ne sait où, avec son cocher. Le cocher était un mâle, solide sur ses hanches, bien découplé. Quand il la menait au bois, à petits pas, on la voyait regarder fixement devant elle. Elle n'admirait, ni le paysage, ni la splendeur du ciel couchant, ni le somptueux défilé des voitures: elle regardait dans la carrure d'athlète, son lardin, raide, le fouet en main, l'aigrette au chapeau. Une nuit, qu'il avait, avec une peau de chamois, les murs d'argent, dans l'écurie, au fond de la cour, Madame alla le trouver. Et le blason roula dans les boîtes de foin, parmi le fumier, au bruit du hennissement des chevaux persans-sang, qui ne s'expliquaient point ces mésallances de la maîtresse. Jo eph ne laissa pas que sa pelisse aux mains de madame Putiphar. Les deux coupables sont partis. Et les salons sont encore pleins d'une odeur de croûtes traînées par un blason.

Joli, n'est-ce pas, la noblesse? Sous la Régence, il n'y avait point de décence, point de retenue; le licencieux était l'admis. C'était le triomphe de Cythère. Les poètes badins chantaient Phyllis: l'éternelle moueuse des hommes. Les femmes se trompaient parfois de coucher, mais elles ne s'oublièrent pas sur une boîte de paille. Leurs valets étaient leurs valets; quelque chose de moins que des hommes. La Dubarry prenait ses bains devant son jardinier. Au duc de Choiseul, qui lui en faisait la remarque, un jour, qu'elle sortait, toute nue et toute rose, de sa baignoire de marbre, elle répondit: « Monsieur le ministre, un domestique n'est pas un homme! » Les temps sont changés, maintenant c'est quelquefois plus qu'un homme, c'est l'aman.

Ces messieurs sont loin de donner le bon exemple. Dernièrement M. de R... a été cravaché au bois par une femme. Elle l'a fait mettre à quatre pattes; M. de R... descend de croisés. Elles sont vraiment les maîtresses ces impures, les reines. Lolo a pris mon mari, cette Lolo est laide; ce qu'est une beauté quand on sait ce donner un certain chic. Nos messieurs disent: elles ont du galbe. Un mot qui peint les charmes brûlants de la chair, les frémissants d'une gorge jeune, les spasmes vrais ou inventés. Je pleure mon foyer désert, mes longues nuits de veuvage: une chose me console: nos grands hôtels s'nt tous hantés par le moins retourné, d'une de ces princesses d'en bas, qui viennent, triomphantes, bel et bien, nous voler nos princesses d'en haut.

Le comte Levrasshoff, aide de camp général d'un puissant empereur est croqué bon an mal an, par la petite Lasseny, qui a

un appétit de 500,000 livres de rente. Un autre exotique, personnage londonien, fort considéré, possède une catin boulevard Pereire: il donne un palais gardé par des nègres. L'odalisque en rit; elle a le secret de tenir enformé le sultan dans son harem.

Partout, c'est la même décomposition, ma chatte. Il n'y a plus de grand-monde. L'Orléanais est mort en exil avec les derniers rois. Nous portons des hauts talons, mais ce ne sont pas des talons rouges. On veut jouer, et l'on boit dans des coupes de cristal le gros vin de la populace.

Tout vient de ces filles. Elles sortent du peuple: ce sont des paresseuses qui étaient jolies. Nos imbéciles de maris se sont laissés prendre à leurs airs provocants et voluptueux; ils ont eu l'ivresse du public qui se paie; ils ont offert des salons superbes à ces pauvresses venues de si bas. Le père est récuré d'égoût, la mère pose des sangsues, la fille est duchesse; elle porte avec crânerie la fausse couronne de son faux amour. Elle fait commerce de volupté. Et, pour elles, on nous dédaigne, nous les héritières des mâles vertus et des beaux courages!

Alors qu'advient il? On attend, d'abord, toutes tristes, pleurant auprès d'un feu qui s'éteint. On éloigne ses gens, on a honte de ses larmes, on songe à l'absent; on a beau être naïve on finit par deviner qu'il y a des couilluses et des entresols. On se prend instinctivement à penser, à ces filles qu'on rencontre le soir, au théâtre, qui appellent avec des regards effrontés et des gestes qui disent tout; créatures singulières, spectres fardés; qui doivent être terribles étant étrangers alors on comprend leur pouvoir pascineur et l'on s'explique pourquoi l'époux aimé est si bas, ses caresses si molles, ses étreintes si banales. Pourquoi il m'embrasse que d'une lèvre ennuagée, dégoûté, blasé, écouré ayant encore sur sa peau le fard qui s'est décollé de la peau de ces filles.

On se plaint, on gronde, peines inutiles: l'adultère est toujours aussi désert; l'époux toujours aussi rare, l'amour toujours aussi triste. Alors, on se venge. Comme le mari, dit: « ma maîtresse, » on finit par dire: « mon amant. » On goûte ce fruit acre, qui

